

OUVRAGES RÉCENTS DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Il est intéressant de constater qu'à une époque où la tendance à la spécialisation croissante du savoir entraîne beaucoup de géographes à ne plus embrasser l'ensemble de leur discipline ni même, souvent, la totalité d'une de ses divisions fondamentales et où la même tendance fait que, dans beaucoup de pays, dès les premières années de l'enseignement supérieur ou même dès le niveau de l'enseignement secondaire, Histoire et Géographie cessent d'être considérées comme des disciplines jumelles et complémentaires, un renouveau d'intérêt se manifeste pour les études de Géographie historique.

Tandis que beaucoup de géographes se consacrent essentiellement à l'étude des problèmes du présent envisagé comme une base pour les études prospectives de planification, d'autres découvrent ou redécouvrent que ce même présent ne peut être compris qu'en fonction du passé. Cette tendance est peut-être spécialement marquée chez ceux qui s'intéressent aux parties du monde dont l'histoire était restée jusqu'à nos jours obscure et qu'on avait un peu trop vite considérées comme des «pays neufs» voués à être rapidement assimilés par la civilisation européenne. Le progrès des études historiques basées sur la confrontation des sources écrites avec les données de l'archéologie et l'interprétation de la tradition orale est pour beaucoup dans cette prise de conscience. Dans les pays à abondante et longue histoire écrite, il y a longtemps que la Géographie historique fleurit, elle a même souvent précédé la Géographie du temps présent basée sur l'observation directe de la réalité et ceci d'autant mieux que parmi les premiers géographes beaucoup avaient reçu une éducation «classique» qui les formait davantage à l'étude des textes que de la nature. Aussi la Géographie

historique des pays du bassin méditerranéen et de l'Europe occidentale traverse-t-elle aujourd'hui, en dépit de remarquables exceptions ⁽¹⁾, une espèce de crise de croissance qui n'est sans doute que le prélude d'une future renaissance.

Mais ce sont surtout les autres parties du monde et les modifications fondamentales de l'organisation générale du globe résultant des grandes découvertes qui attirent actuellement l'attention des chercheurs. Outre de nombreux travaux de recherche originale et, parmi eux, les grandes thèses françaises récentes consacrées à l'étude de la Géographie humaine de diverses régions de l'Afrique tropicale ⁽²⁾, deux gros manuels de Géographie en langue anglaise peuvent être pris comme types de cette tendance nouvelle. L'un est consacré à l'Amérique centrale (isthme continental et archipel):

R. C. WEST et J. P. AUGELLI, *Middle America, its Lands and Peoples*, Englewood Cliffs, N. J., Prentice Hall, 1966, 482 p.

Destiné par les auteurs à leurs compatriotes des Etats-Unis, il s'efforce de leur apporter les éléments d'une «meilleure compréhension de leurs plus proches voisins méridionaux» et adopte pour cela un point de vue «vigoureusement culturel et historique». Une très grande partie de ce livre bien informé et agréable à lire ainsi que de sa riche illustration est dédiée à la Géographie humaine de la période pré-européenne, puis de la phase coloniale, puis des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles et insiste sur la mise en place successive des grands traits sociaux et économiques qui marquent encore sa physionomie et sont à la base des problèmes fondamentaux d'aujourd'hui.

L'autre manuel, dû à deux auteurs anglais, traite de l'Afrique occidentale:

W. B. MORGAN et J. C. PUGH, *West Africa*, Methuen, Londres, 1969, 788 p.

Il ne s'agit pas à proprement parler d'un livre de Géographie régionale, dans le sens classique d'une synthèse mettant en corrélation et hiérarchisant les éléments caractéristiques d'une personnalité régionale, mais plutôt d'une œuvre d'analyse des grands thèmes qui paraissent aux auteurs fondamentaux pour la compréhension des types de mise en valeur par l'homme en Afrique occidentale.

L'ouvrage se divise en deux parties à peu près égales, la première étant consacrée à des thèmes géographiques courants encore que leur

⁽¹⁾ R. DION, *Histoire de la vigne et du vin en France des origines au XIX^{ème} siècle*, Paris, 1959, 769 pp.

X. DE PLANHOL, *Les fondements géographiques de l'Histoire de l'Islam*, Flammarion, Paris, 1968, 442 pp.

⁽²⁾ Voir le compte-rendu méthodologique de ces travaux: S. DAVEAU, «Recherches de Géographie humaine en Afrique tropicale (analyse de six ouvrages récents)», *Bulletin IFAN, série B*, t. xxxii, 1970, pp. 310-332, et *Information Géographique*, 1970, pp. 25-34.

ordre de présentation ne le soit guère: successivement les populations (répartition, ethnies, types d'habitat), l'agriculture (plantes cultivées, techniques), l'élevage, les autres ressources, les caractéristiques principales du milieu (climat, maladies, sols, végétation, géologie, morphologie, hydrologie) et la façon dont ils se combinent régionalement (secteur nord, secteur ouest, régions élevées, frange côtière), enfin des exemples de régions ethniques (pays yoruba, ibo, tiv, kabrai, etc.).

C'est la seconde partie qui prend résolument un point de vue historique en traitant de l'évolution de l'Afrique de l'Ouest à partir de sa découverte par les Européens. D'abord, l'histoire de son invasion par les peuples étrangers et de l'introduction des formes modernes de commerce, ensuite les modifications dans la répartition de la population, l'habitat et la démographie qui en résultèrent, puis le choc que les influences européennes ont fait subir à l'agriculture et à l'élevage, le développement de la cueillette, de la pêche, des mines, de l'industrie et du commerce et celui des transports, enfin la naissance de nouvelles «régions» en Afrique de l'Ouest et les caractères des Etats africains actuels.

Ce manuel massif n'est sans doute pas une complète réussite. Il lui manque au moins une amorce de cette «synthèse» dont les auteurs se déclarent trop modestement incapables. Il rassemble du moins une importante et précieuse documentation sur de nombreux faits essentiels à la compréhension de la Géographie de l'Afrique occidentale et son orientation est typique de cette tendance nouvelle à donner aux facteurs historiques, qu'il s'agisse des traditions locales ou des formes successives de l'influence européenne, toute la place qui leur revient dans la compréhension des formes de vie modernes dans la zone tropicale.

Ces deux ouvrages de bonne vulgarisation, destinés l'un et l'autre à une large diffusion auprès des étudiants et du grand public, montrent bien à quel point certains géographes sont actuellement sensibles à la nécessité d'intégrer à l'explication géographique les apports de la science historique.

Mais il semble que, sur le plan de la recherche, l'essentiel de l'effort récent de rapprochement soit le fait des historiens. Ceux-ci ont été de plus en plus conscients de la nécessité d'implanter l'objet de leur étude dans son cadre naturel à la fois contraignant et explicatif et de distinguer soigneusement dans l'évolution historique le cours rapide des événements de la lente évolution sociale et économique, elle-même surimposée à «une histoire quasi immobile, celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu» ⁽³⁾. Parmi les ouvrages récents de la nombreuse génération d'historiens qui ont adopté cette façon géographique de concevoir l'étude du passé ⁽⁴⁾, on en citera ici deux, de types fort

⁽³⁾ F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, A. Colin, Paris, 1949, 1160 pp.

⁽⁴⁾ Rappelons, en ce qui concerne le Portugal, l'important ouvrage de A. SILBERT, *Le Portugal Méditerranéen à la fin de l'Ancien Régime, XVIII^e - Début du XIX^e Siècle. Contribution*

différents mais, par cela même, particulièrement représentatifs des diverses manières dont l'assimilation d'un point de vue géographique peut enrichir et orienter la recherche historique.

Le premier, fondé en grande partie sur l'interprétation de la tradition orale, s'attache à raconter l'histoire du créateur d'un éphémère empire des savanes d'Afrique occidentale, le dyula Samori, né vers 1830. Il s'agit d'un énorme ouvrage:

Y. PERSON, *Samori, une révolution dyula*. Mémoire IFAN n° 80, Dakar, tome I, 1968, tome II, 1970, 1272 p., tome III à paraître.

La première partie du livre (150 pages) est consacrée à la présentation géographique des *domaines de Samori*, cette fraction méridionale des immenses savanes soudanaises bordée par les montagnes forestières de la Dorsale Guinéenne. «Bien qu'elle naisse à l'orée des grandes sylves, l'aventure de Samori est celle d'un homme des savanes ensoleillées et des vastes horizons». La *variété des pays* où s'est déroulé la geste du grand conquérant est d'abord présentée, puis l'*uniformité et la diversité des hommes* qui les habitent (races, langues, structures sociales allant du clan à l'Etat), ensuite les grands courants qui sillonnent dans le sens Nord-Sud cette avancée méridionale des pays de langue manding: le commerce à longue distance de l'or, du sel, du kola et des esclaves, pratiqué par les *colporteurs* dyula disposant dans les villages forestiers de l'appui de *courtiers* locaux, ce monde du commerce étant étroitement associé à la diffusion de l'*islam*. Au total, une éblouissante présentation d'un milieu géographique complexe et vivant dont la personnalité était jusqu'ici pratiquement inconnue. Si des études analytiques fort valables de certains de ses aspects avaient déjà été publiées, c'est à un historien qu'il est revenu de présenter la synthèse régionale du cadre où s'est déroulée l'épopée de son héros, avec le souci «de montrer que son entreprise n'avait rien d'accidentel», mais qu'elle s'enracinait au contraire dans un milieu qui l'a largement conditionné. Toute illustration cartographique manque malheureusement à ce beau travail: ni carte thématique ou synthétique exprimant les caractéristiques du domaine étudié, ni même le simple croquis de localisation qui aurait permis de suivre les développements de l'auteur, à qui n'a pas, comme lui, une connaissance directe de la région.

L'ouvrage de V. MAGALHÃES GODINHO, fondé au contraire sur l'analyse exclusive de sources écrites, étudiée à l'échelle du globe les conditions économiques qui expliquent et accompagnent la révolution mondiale des grandes découvertes.

à l'histoire agraire comparée, coll. «Les Hommes et la Terre», n° XII, Paris, 1966, 2 vols, 1216 p., dont il n'est pas rendu compte ici puisqu'on en trouvera un résumé détaillé et une discussion approfondie dans: O. RIBEIRO, *A Evolução Agrária no Portugal Mediterrâneo segundo A. Silbert*, Chorographia, Série Histórica, Lisboa, 1970, 230 pp.

V. MAGALHÃES GODINHO, *Os Descobrimentos e a Economia Mundial*, Arcádia, Lisbonne, 1963-1971, 2 vols., 547 et 621 p.

Le livre se divise en trois parties consacrées aux *métaux et monnaies*, *économies monétaires et prémonétaires*, aux *épices* et aux *problèmes d'économie de subsistance et de main-d'œuvre*. Etude d'Histoire et de Géographie économique par conséquent (mais la distinction entre les deux sciences a-t-elle un sens dans un travail de ce genre?), presque puissante dominée par le problème des échanges à grande distance dont les routes successives provoquent par leurs modifications des répercussions en chaîne de grande ampleur et de types souvent contradictoires qui révèlent la croissante interdépendance des masses continentales. «Par l'ouverture et la fermeture des routes, par leurs variations en importance relative et selon les différentes fonctions qu'elles exercent, se tissent et se défont ce que nous appelons des complexes historico-géographiques qui se succèdent les uns aux autres, tandis que ceux qui coexistent sont travaillés par des vecteurs d'orientation différente» (t. II, p. 607). Mais cette grande révolution géographique que fut la «commercialisation» du monde au cours des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles «engendra une économie et une société qui s'auto-bloqua selon un cadre rigide, si bien qu'elle ne parvint pas postérieurement à s'industrialiser ni à accéder à l'universalité de la science et de la citoyenneté. Le réseau de routes établi à travers le monde, s'il uniformisa beaucoup, maintint les disparités structurales de base» dont profitera à l'époque moderne le capitalisme triomphant (t. II, p. 611).

Il est impossible de résumer, même succinctement, l'apport de ce gros travail, vigoureusement construit à partir d'une documentation abondante bien qu'hétérogène. C'est une œuvre de référence fondamentale qui sera utilement complétée par la publication annexe annoncée, *Instrumentos de trabalho*, qui doit contenir l'étude des sources et les indices analytiques.

C'est encore à un groupe d'historiens que l'on doit la publication récente d'un atlas retraçant la diffusion à l'échelle mondiale de 18 plantes vivrières importantes (9 céréales, 4 racines ou tubercules, le bananier, la canne à sucre, le dattier, l'olivier, la vigne).

J. BERTIN, J. J. HEMARDINQUER, M. KEUL, W. G. L. RANGLES, *Atlas des cultures vivrières*, Mouton, Paris, 1971, 41 p., 18 pl.

Il s'agit d'une réalisation remarquable, tant du point de vue de la qualité d'une cartographie claire et expressive, que de la masse de documents rassemblée et exprimée selon une technique qui «oblige à la rigueur et à la précision... et jusqu'à l'aveu explicite de l'ignorance». Les auteurs affirment aussi avec raison qu'un inventaire cartographique systématique est beaucoup plus qu'un dictionnaire par «les nombreux rapports qu'il révèle».

Cette réalisation est présentée modestement comme un premier essai et on doit en effet souhaiter que la tentative soit poursuivie,

soit par son extension à d'autres plantes importantes, soit par le développement des très courtes notices qui accompagnent chaque planche. Leur extrême intérêt fait regretter que la publication de cet atlas ne s'accompagne pas d'articles faisant le point des connaissances rassemblées par les auteurs à propos de la diffusion de ces 18 plantes. S'il est certain que la représentation cartographique va beaucoup plus loin que n'importe quel texte écrit en permettant une vision globale des problèmes de rapport et d'extension, elle ne remplace pourtant pas celui-ci. Ce sont deux techniques complémentaires de diffusion de la connaissance qui ont intérêt à être étroitement associées.

L'échelle choisie (1:55 000 000) assure à cet atlas un format commode tout en permettant une localisation assez précise des faits. Les 18 planches indépendantes sont présentées dans un emboîtement, ce qui en rend le maniement facile. Une gamme de trois teintes de bistre sur fond vert pâle met en valeur les grandes divisions chronologiques retenues (avant le début de l'ère chrétienne, avant et après 1500). Les auteurs ont pleinement conscience que la première des deux limites adoptées est arbitraire mais ils n'en ont pas trouvé de meilleure, la seconde correspond à la charnière historique fondamentale représentée par les grandes découvertes. Un système d'indices permet de préciser localement les datations jusqu'à l'échelle du demi-siècle ou d'indiquer la marge d'incertitude existante: procédé très simple et parfaitement lisible. Les dates retenues sont, en principe, non celles des premiers essais mais celles de l'adoption pratique de la culture représentée.

Cette première contribution à de souhaitables «inventaires géographiques et chronologiques pour un Atlas d'Histoire mondiale» fait appel à une vaste bibliographie donnée en annexe, fournie ou complétée par les contributions de 135 «conseillers». Vaste effort collectif par conséquent, synthèse interdisciplinaire et internationale qui s'est fort judicieusement attaquée pour son premier essai à cette histoire des plantes cultivées qui «se confond avec celle des civilisations et de leurs échanges».

C'est une fois de plus l'importance fondamentale de la période des grandes découvertes qui a incité le grand géographe américain C. O. SAUER à consacrer son plus récent ouvrage à un problème de Géographie historique.

C. O. SAUER, *The Early Spanish Main*, Univ. of California Press, Berkeley et Los Angeles, 1966, 306 p.

De la découverte d'Hispaniola en 1492 à la conquête du Mexique en 1519, il retrace, à propos du premier des empires espagnols du Nouveau Monde, le déroulement de la mise en contact de l'Europe avec le monde tropical américain. Son étude est basée sur la lecture attentive des textes des chroniqueurs contemporains de la conquête, éclairée par l'utilisation des cartes topographiques les plus récentes et par une large expérience personnelle du terrain.

Le plan du livre est fondamentalement historique. Au fil des années, l'auteur suit le déroulement des découvertes, des tentatives de mise en valeur, de leurs modifications et de leurs échecs. A propos de chacune des nouvelles régions atteintes par les conquérants, il s'efforce de reconstituer son aspect au moment de la découverte (densité et modes de vie de la population, paysage végétal, courants commerciaux), puis montre les brutales transformations très rapidement déclenchées par l'arrivée des Espagnols.

Partout, les navigateurs furent d'abord bien accueillis par les populations littorales, sauf en 1517 sur la côte nord du Yucatan, ce qui conduit l'auteur à penser que les Mayas connaissaient déjà de réputation les dangereux voisins établis depuis 25 ans dans les îles, grâce aux contacts que leur assurait une vaste navigation commerciale dont subsistent d'autres indices.

Il ne peut être question de résumer ici les apports de ce très riche ouvrage qui pose d'innombrables problèmes sur la structure sociale et économique de l'Amérique centrale au moment de l'arrivée des Espagnols et sur les premières expériences de mise en valeur tentées par ceux-ci. L'analyse de l'évolution de l'île d'Hispaniola, sur laquelle existe une abondante documentation, est particulièrement intéressante. La grande île (77 000 km²) était peuplée principalement d'Arawaks, population pacifique à la structure sociale diversifiée, vivant dans le cadre de cinq provinces dirigées chacune par un cacique. Les cultures fondamentales étaient des racines (manioc et patate douce), plantées sur des monticules de terre. Elles avaient une haute productivité: selon le témoignage de Las Casas, 1000 buttes (moins d'un hectare) assuraient la nourriture de 150 à 170 personnes pendant un mois, ou encore, 6 personnes travaillant 6 heures par jour pendant un mois plantaient une quantité suffisante de racines pour nourrir 300 personnes pendant 2 ans. De nombreuses autres plantes, maïs, haricots, courges, coton, tabac, arbres fruitiers, jouaient un rôle secondaire. La pêche et la chasse complétaient la nourriture. De petits chiens muets paraissent avoir constitué le seul élevage destiné à la consommation. L'île était bien peuplée. L'auteur démontre qu'un recensement de la population a été fait en 1496 quand Christophe Colomb décida que les Indiens seraient soumis à un impôt de capitation. Mais le chiffre de 1 130 000 habitants ne doit concerner que les adultes (plus de 14 ans) et que les parties de l'île alors effectivement contrôlées par les Espagnols. Il s'applique à une population déjà bouleversée par le travail forcé imposé pour l'exploitation minière. Les estimations postérieures témoignent d'un déclin précipité de la population: 600 000 Indiens en âge de travailler en 1509, 40 000 en 1510, 22 726 en 1514, en dépit de diverses importations d'esclaves razzisés sur les autres îles. En 1519, une épidémie de variole fit disparaître la plupart des survivants au moment où le gouvernement venait de décider de les réinstaller en villages pour essayer de les sauver.

L'importation massive d'esclaves noirs ne commença qu'en 1518. Vers 1571, l'île n'aurait compté qu'un millier d'Espagnols et 12 000 à

13 000 Noirs. Il n'était plus question d'Indiens. Pourtant SAUER note que les habitants actuels utilisent bien des plantes alimentaires américaines ainsi que la façon indienne de préparer le pain de manioc: le contact éphémère des derniers indigènes survivants et des premiers esclaves a-t-il suffi à réaliser cette transition culturelle, facilitée par les aspects convergents de la vie des deux sociétés tropicales tragiquement mises en présence?

Un autre thème de grand intérêt géographique est la comparaison des paysages végétaux rencontrés par les conquérants au long de l'isthme de Panama et de ceux qui y règnent actuellement. Les paysages ouverts, les «savanes», s'étendaient largement et la circulation y était facile. La forêt couvrait aujourd'hui la colline d'où Balboa vit pour la première fois cette Mer du Sud dont les puissantes marées lui démontrèrent qu'il s'agissait d'un océan bien différent des mers presque fermées du versant caraïbe.

SAUER pense que ces vastes savanes étaient d'origine purement anthropique. La route de migrations que représente l'isthme avait été peu à peu défrichée et les Espagnols y trouvèrent en grand nombre des communautés agricoles suffisamment peuplées pour assurer sans peine le ravitaillement des colonnes militaires qui l'explorèrent. Dès le XVII^{ème} siècle pourtant, avec le déclin de la population, une forêt secondaire à «cèdres» avait recouvert la plus grande partie de l'isthme aujourd'hui occupé par une forêt tropicale riche en espèces variées en parfait équilibre avec le climat.

Dans les îles, la tragédie contée par SAUER a abouti à une extraordinaire substitution de la population (il y a aujourd'hui quelque 9 000 000 d'habitants sur l'île d'Hispaniola), tandis que sur la «Terre Ferme», selon les lieux, on assiste au retour de la forêt, à la persistance de populations indiennes ou à l'implantation de noyaux européens ou africains. Les quelques décennies dont SAUER a ébauché la reconstitution historico-géographique constituent bien une période charnière d'importance fondamentale.

A travers la diversité des ouvrages dont il vient d'être rendu compte, perce la fragilité de la barrière qui paraît séparer Histoire et Géographie. De même que l'étude de l'évolution du monde naturel et humain au long de l'ère quaternaire rassemble aujourd'hui en une étroite collaboration les spécialistes des plus diverses disciplines, de même voit-on renaître sous une forme nouvelle une étroite solidarité entre historiens et géographes qui avait pu paraître se relâcher au cours des dernières décennies. Au fur et à mesure que la connaissance du globe progresse dans son ensemble et que s'atténue l'abîme scientifique qui séparait les pays à histoire écrite, à statistiques et à couverture cartographique de ceux qui n'étaient guère connus que par des récits d'explorateurs, d'administrateurs ou de soldats, il apparaît de plus en plus indispensable de tenir compte de toute l'«épaisseur historique» accessible pour comprendre le présent, comme d'éclairer les événements du passé par la connaissance précise du cadre où ils se sont déroulés.

De multiples interférences surgissent à la lumière de ces confrontations: la route des conquérants s'est inscrite dans l'évolution postérieure du couvert végétal, tout comme elle a été en grande partie déterminée par les vents, les courants ou par la structure même des sociétés qui en ont reçu l'impact. Rien d'«accidentel», mais un réseau fort compliqué de causes et d'effets se déroulant selon les rythmes les plus variés dans l'espace et dans le temps et inscrivant l'histoire humaine, au delà des événements locaux et souvent fugitifs, dans le flux puissant d'une évolution qui la dépasse.

S. DAVEAU